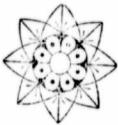
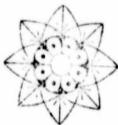




Première  
ANNEE

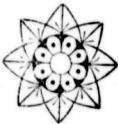


VOLUME  
premier.



NUMERO

7



6

Avril  
1898

# LA FAMILLE CHRETIENNE.

REVUE HEBDOMADAIRE  
DE LECTURES CHRETIENNES,  
PUBLIEE  
avec l'autorisation  
de Monseigneur l'Archevêque d'Ottawa,

PAR L'IMPRIMERIE

JEANNE d'ARC à Masson,  
Comté Labelle, Qué.

PRIX: \$1.00 par année.



En vente à l'imprimerie JEANNE D'ARC,  
 MASSON, COMTÉ LABELLE, P. Q.

Compositions musicales de Mr l'abbé  
**Auguste Thibault.**

EXTRAIT DU CATALOGUE.  
*Musique religieuse.*

MONTRÉAL 2 OCTOBRE 1897.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je suis heureux de vous dire combien les cantiques de l'abbé Aug. Thibault sont beaux et empreints du cachet d'une grande piété. La mélodie en est harmonieuse et chantante, et l'accompagnement, sans être difficile, ne manque pas de richesse et de goût. C'est donc faire une œuvre excellente que de répandre ces cantiques, et c'est aider singulièrement la piété dans les âmes que de les faire chanter dans nos paroisses et nos pensionnats.

Votre respectueux serviteur en N.-S.,  
 H. L., Prêtre.

T'AIMER, C'EST LE CIEL! Duo à l'Eucharistie, .....	.40
DIVINE HOSTIE! Duo concertant à l'Eucharistie, .....	.40
JÉSUS EST PLUS DOUX ENCOR! Duo à l'Eucharistie, ...	.50
L'HOSTIE DE PAQUES! Solo et chœur à 3 voix, .....	.50
ACCLAMATIONS À MARIE, à 3 voix égales, ...	.40
GLOIRE À JOSEPH! à 3 voix égales, .....	.40
LE LIS DE St JOSEPH, Duetto, .....	.40

3 de ces morceaux, au choix, \$ 1.00

Les 7 morceaux ensemble, \$ 2.00

*Musique récréative.*

Pour Jeunes Gens

LE FLAGEOLET MAGIQUE. Folichonnerie enfantine, ...	.65
LE PETIT POUCKET. Opérette en 2 actes, .....	.75



# PLACE A DIEU!

## *La Famille Chretienne.*

VOL. I. No. 7. — 6 AVRIL, 1898.

### SOMMAIRE

Evangile du Dimanche de Paques. — Le Saint jour de Paques. — DOCTRINE CHRETIENNE. De l'autorité de l'Eglise. — Question 1. — Idéaline Desplanches. — Opinion du clergé. — Prions. — Bourse des Saints Anges. — L'Eglise catholique et le progrès. — Sainte Marguerite de Cortone.

### LE SAINT JOUR DE PAQUES

*Suite du saint Evangile selon saint Marc. — Ch. 16.*



Ne ce temps-là, Marie Madeleine, Marie mère de Jacques, et Salomé, achetèrent des parfums pour aller embaumer Jésus. Et le premier jour de la semaine, étant parties de grand matin, elles arrivèrent au sépulcre au lever du soleil. Cependant elles se disaient entre elles : Qui nous ôtera la pierre qui ferme l'entrée du sépulcre? Mais, en y regardant, elles aperçurent que cette pierre, qui était fort grande, avait été ôtée. Puis entrant dans le sépulcre, elles virent un jeune homme assis au côté droit, vêtu d'une robe blanche, et elles en furent effrayées. Mais l'Ange leur dit : Ne craignez point ; vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié ; il est ressuscité ; il n'est point ici ; voici le lieu où on l'avait déposé. Allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il vous précède en Galilée ; c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit lui-même.

## Le Saint jour de Pâques.

*Regina cœli letare, alleluia !*



EINE du Ciel, réjouissez-vous ! Chrétiens, chantons " alleluia " parce que le Christ est ressuscité !

O Marie Immaculée, qui fîtes la MÈRE de douleurs, vous qui avez accompagné si fidèlement votre divin Fils dans ses souffrances, jusqu'au pied de la croix, jusqu'au tombeau ; dites-nous, bonne Mère, si l'apparition du Sauveur aux saintes femmes, après sa résurrection fut vraiment la première. Le saint évangile la mentionne en premier lieu, mais ne nous dit pas qu'il n'y en eut pas d'autre avant.

Ce que le livre saint ne nous dit pas expressément, notre cœur le pressent, le devine. Qui donc méritait plus que vous une telle faveur. Votre douleur fut grande comme la mer parce que votre amour fut plus fort que la mort. Ah ! que votre joie dut être grande, immense, inénarrable, lorsque vous vîtes devant vous, ce Fils, le Fils de Dieu et le vôtre, ressuscité, glorieux, portant sur son corps sacré, les stigmates vainqueurs de la mort, comme cinq pierres précieuses, d'un éclat, d'une beauté, d'un prix inestimables.

Ah ! que les évangélistes ont eu raison de ne pas nous parler de cette entrevue intime du Fils et de la Mère ! Jamais aucune langue humaine ne pourra décrire, jamais la main de l'homme ne pourra dépeindre ce spectacle qui faisait les délices de la sainte Trinité, qui répandait un délire de joie dans la cour céleste.

Puis donc, ô bonne Mère, que l'Eglise nous dit de nous réjouir, et de nous réjouir avec vous, daignez nous communiquer quelque étincelle de votre joie pour que nous puissions célébrer dignement le Saint jour de Pâques. Alleluia ! alleluia !

Pâques ! mot immortel comme l'événement qu'il exprime ! fête par excellence qui met en joie l'univers entier !

Le Seigneur Jésus dont nous pleurons la mort au vendredi-saint est ressuscité. Hier il était mort ; aujourd'hui il vit. Miracle des miracles, attesté par les apôtres qui conversèrent quarante jours avec Jésus après sa résurrection et qui scellèrent de leur sang leur témoignage unanime ! " Ce Jésus, disait saint Pierre dans son premier sermon, Dieu l'a ressuscité : nous sommes tous témoins de sa résurrection " Il est donc vrai que Jésus est le grand

Dieu tout-puissant ! Puisqu'il a brisé l'empire de la mort, il est le Maître de la vie et de la mort. Jésus est ressuscité ; donc, sa religion est divine ; donc ses sacrements sont divins ; donc son Eglise est divine. Quelle consolation quel triomphe pour notre foi !

Remercions Dieu de nous avoir fourni une preuve aussi éclatante de sa divinité.

Après quarante jours de pénitence nous abordons une saison où tout est joie, douceur, espérance. Durant le carême, il nous a fallu nous affliger, pleurer nos fautes, suivre Jésus-Christ jusqu'au Calvaire ; la sainte Eglise nous impose maintenant de nous réjouir.

Elle même a banni toutes ses tristesses. Entrons dans les églises. Tous les signes de deuil ont disparu, les autels sont parés avec une magnificence extraordinaire ; les ornements aux joyeuses couleurs reparaissent. Tous les fronts sont radieux. Toutes les cloches sont en mouvement, et les habitants des villes arrivent en foule aux portiques des cathédrales, comme les populations des campagnes aux modestes églises de leurs villages.

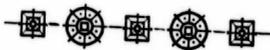
Le chant de joie, l'Alleluia, retentit de toutes parts, se répète, se module sur tous les tons ; et quand à cela vient se joindre un beau soleil, défendez-vous, si vous pouvez, des sentiments de bonheur que ce grand jour a mission d'inspirer.

Dans le temps de la douloureuse Passion, lorsque nous assistions au Saint-Sacrifice, nous avions en vue l'immolation sanglante de l'Agneau. Mais en ces jours de la Pâque l'Agneau se montre à nous sous un autre aspect ; il est vivant, il est glorieux, il est vainqueur.

L'autel qu'on se représentait avant-hier comme un Calvaire ensanglanté est aujourd'hui le trône de Jésus ressuscité et triomphant.

Réjouissons-nous encore à cause du grand nombre de fidèles qui s'approchent des sacrements à l'occasion de la fête de Pâques. Les églises aujourd'hui ne sont pas assez vastes pour contenir la foule empressée. Beaucoup d'hommes qui, dans le cours de l'année passent indifférents à la porte de la maison de Dieu, s'y arrêtent aujourd'hui, soucieux d'accomplir un grand devoir. La fête de Pâques est toujours l'occasion de nombreux retours à Dieu. Réjouissons-nous-en dans le Seigneur. Celui qui aime Jésus-Christ se réjouit de tout ce qui procure la gloire de ce Maître bien-aimé.

X... prêtre.



# DOCTRINE CHRETIENNE.

DE L'AUTORITE DE L'ÉGLISE .

PAR LE REVEREND PERE ALEXIS , CAPUCIN .

Croyez-vous au sacrement de mariage?

— Oui, car Notre-Seigneur l'a élevé à ce rang auguste, et saint Paul l'appelle en propres termes un grand sacrement : *Sacramentum hoc magnun est.*

— Pourtant presque tous vos confrères protestants ne voient dans le mariage qu'un contrat. Ils se marient devant un magistrat et divorcent par mutuel consentement. Ces cas sont fréquents aux Etats-Unis.

— Ils n'en sont pas moins abominables. La seule cause légitime de divorce admise par le Sauveur est le délit d'adultère.

— Les catholiques ne sont pas de votre avis. Ils soutiennent que le mariage est absolument indissoluble.

— Alors comment expliquent-ils les paroles du Maître relatives à l'adultère?

— Ils prétendent qu'elles autorisent non le divorce mais la séparation.

— Ils se trompent.

— Vous le dites. Qui les force à vous croire?

Croyez-vous au dogme de l'enfer?

— Il faut bien que j'y crois, Notre Seigneur en parle en maints passages dans les termes les plus formels : Allez, maudits, au feu éternel !

— Pourtant beaucoup de protestants n'y croient plus aujourd'hui, sous prétexte que Dieu est juste et bon.

— Ils se trompent.

— Vous le dites. Qui les force à vous croire?

Croyez-vous au dogme du Purgatoire?

— Pour celui-là, non. Je ne trouve aucune trace du Purgatoire dans l'Écriture.

— Les catholiques en trouvent. Notre Seigneur n'a-t-il pas dit qu'il y a un péché qui ne sera remis ni dans ce monde ni dans l'autre? Donc il y a des péchés qui seront remis dans l'autre monde. Mais où? en paradis? — en enfer? — non. Donc ailleurs, c'est-à-dire en purgatoire.

N'a-t-il pas dit : Crains d'être jeté dans la prison dont tu ne sortiras pas que tu n'aies payé jusqu'à la dernière obole. Mais cette prison n'est point l'enfer où l'on ne finit jamais de payer. Donc il s'agit du purgatoire.

— Je n'admets pas ces raisons.

— Qui nous force à vous croire?

Mais arrêtons-nous. Savez-vous cher ami, que vous êtes terriblement tranchant, plus tranchant que l'Eglise catholique? Tout le monde a tort excepté vous. Vous n'acceptez pas d'autorité et vous imposez à tous votre autorité. Que faites-vous donc de cette liberté d'interprétation que vous revendiquez si fort? Ce libre examen que vous réclamez pour vous, qu'en faites-vous à l'égard des autres? Et ce dépôt des vérités nécessaires, ce corps de doctrine indispensable au salut où le trouvez-vous? Tout est discuté, mis en doute: Trinité, baptême, pénitence, eucharistie, ordre, mariage, enter, purgatoire, tout en un mot. L'Ecriture même, sur laquelle vous vous appuyez, est terriblement prise à partie par une foule de docteurs protestants. Que vous reste-t-il donc de ferme et de certain? Rien.

Voilà où l'on aboutit avec le libre examen: autant d'opinions que de têtes: une multiplicité infinie de sectes diverses, plus de deux cents; aucun dogme commun, certain, un christianisme de sentiment plutôt que de raison, puisqu'il n'est fondé sur rien; et une anarchie universelle, ce qui revient à dire une universelle erreur.

Le plus bizarre en tout cela c'est qu'en proclamant la liberté, vous faites tout pour l'enchaîner: vous vous unissez en petites églises, vous inventez des Credo auxquels vous vous liez, vous payez des ministres qui vous prêchent, qui parcourent le monde à la recherche de prosélytes, autant d'actes attentatoires au libre examen. Laissez donc, s'il vous plaît, les hommes étudier seuls leur Bible et n'allez pas vous faire les entremetteurs officieux entre le ciel et eux. J'ai bien peur qu'ils ne trouvent dans l'Ecriture une foule de choses étranges comme la polygamie des Mormons et le tremblement des Shakers; mais qu'importe? Il nous faut respecter avant tout leur jugement propre.

Excusez, mon cher ami, l'amertume de mon ironie, je veux vous ouvrir les yeux. Au fond, vous êtes plus sage que vos principes et vous sentez le besoin d'un guide et d'un interprète officiel dans les affaires de religion. Sans être catholique, vous obéissez déjà à l'autorité de l'Eglise, sinon en tout, du moins sur un point d'une haute importance.

— Je voudrais bien savoir quel est ce point?

— C'est le choix du jour consacré au Seigneur. Pensez-vous que le jour du sabbat, dont parle l'Ecriture, soit notre dimanche?

— Sans doute.

— Eh bien ! vous vous trompez. Le sabbat était autrefois le samedi. Les Juifs, restés fidèles à l'ancien sabbat, gardent encore aujourd'hui le samedi.

— Comment se fait-il que les chrétiens aient ainsi adopté le dimanche ?

— L'Eglise, voulant à la fois nous distinguer des Juifs et commémorer le jour de la résurrection du Sauveur, a décidé, en vertu de son autorité souveraine, qu'il en serait ainsi, et le monde entier a obéi.

— Je l'ignorais, je l'avoue.

LE LIBRE-PENSEUR — Tiens, l'Écriture ne vous enseigne donc pas toute chose ?

LE PRÊTRE — Cette question de l'autorité étant capitale, permettez-moi d'insister.

Il est aussi impossible de concevoir l'existence d'une société sans autorité que celle d'une armée sans chef, ou de membres sans corps. De même que, pour employer l'expression de saint Paul, l'œil ne peut pas dire à la main : je n'ai pas besoin de tes services, ainsi les membres de la société ne peuvent pas davantage se passer les uns des autres. Il leur faut donc un centre commun où aboutissent leurs sensations, d'où partent l'intelligence qui les éclaire et la volonté qui les dirige. C'est à cette condition qu'ils posséderont l'unité de sentiments et de vues qui constitue l'ordre, la paix, l'harmonie en dehors desquelles la société ne saurait exister.

Une comparaison rendra ma pensée plus sensible. Lorsque vous avez avec votre voisin des difficultés d'intérêts, que faites-vous ?

LE PROTESTANT — C'est bien simple ; nous portons notre plainte devant le juge qui règle l'affaire.

— Et si la sentence du juge vous déplaît ?

— Alors nous allons en cour d'appel.

— Mais si la cour d'appel vous condamne.

— Nous pouvons en rappeler devant la cour suprême à Ottawa.

— Et si la cour suprême donne gain de cause à la partie adverse ?

— Il nous reste un dernier recours aux pieds de Sa Majesté, en Angleterre, devant son conseil privé.

— Mais si là encore vous êtes débouté de votre plainte ?

— Alors, tout appel étant épuisé, il ne nous reste plus qu'à nous soumettre.

— Comment vous soumettre à ce que vous croyez être une injustice ?

— Mon bien cher Père, dans tout pays civilisé il est nécessaire qu'il existe un tribunal jugeant en dernier ressort et sans appel ; autrement les li-

tiges n'auraient point de fin, on en viendrait aux coups, la force brutale ferait loi, et la société s'effondrerait dans l'anarchie.

— Vous parlez admirablement. Mais dites-moi? La société chrétienne fondée par Jésus-Christ est-elle inférieure en organisation aux sociétés civiles?

— Non certes; sa divine origine nous est un sûr garant de sa supériorité.

— Très bien. Maintenant quand il s'élève entre chrétiens des désaccords sur des questions de doctrine, de morale ou de discipline, à quel tribunal doivent-ils s'adresser?

— Ah! je vois où vous en voulez venir. Nous autres protestants nous ne reconnaissons pas d'autre tribunal que notre conscience.

— C'est le meilleur moyen de gagner toujours votre procès. Les voleurs seraient bien heureux de n'avoir pas d'autre tribunal devant qui comparaître, ils seraient toujours acquittés. Le malheur est que votre adversaire ne reconnaît point votre tribunal et que tandis que vous gagnez toujours devant le vôtre il triomphe également devant le sien. Mais alors où est la société chrétienne, c'est-à-dire l'unité dans la foi: unus Deus, una fide, unum baptisma? Votre société n'est que l'anarchie, ce qui est peu flatteur pour son divin fondateur, lequel se montre inférieur aux législateurs humains.

— LE LIBRE-PENSEUR Vous avez parfaitement raison, mon Père.

Comment réglez-vous cette difficulté vous autres catholiques?

— Mon Dieu rien de plus simple. Lorsque nous différons sur quelque sujet religieux nous allons trouver le curé de notre paroisse, lequel nous expose son sentiment. Si son avis ne nous plaît pas, nous faisons le voyage d'Ottawa et nous soumettons notre cas à Mgr l'Archevêque qui prononce son jugement. Si sa sentence n'a pas l'heur de nous satisfaire nous pouvons toujours aller à Rome où se trouve le dépositaire du suprême magistère, c'est-à-dire le Vicaire de Jésus-Christ.

Celui-ci, par exemple, juge en dernier ressort, et lorsqu'il a prononcé sa sentence, il ne nous reste plus qu'à nous incliner.

— Cela est logique mais encore une question. Je comprends que l'autorité suprême de l'Eglise exige obéissance, mais cela implique-t-il qu'elle soit infaillible? Les cours suprêmes civiles exigent obéissance, mais elles n'ont jamais prétendu à l'infailibilité.

— Elles n'en ont pas besoin, leur tor est extérieur; leur sentence a l'appui de la force armée; pourvu qu'on leur obéisse, il suffit. Mais dans le for intérieur, dans le domaine de la conscience et de l'intelligence où l'on ne craint ni police ni prison, il n'y a qu'une seule force qui s'impose et devant

laquelle on s'incline ; cette force est la vérité. Si je suis obligé de me soumettre à la sentence du pape c'est qu'elle est la vérité.

LE LIBRE-PENSEUR ..... Vous avez raison, mon Père. Je vois clairement maintenant que si l'Écriture est nécessaire pour éclairer ma raison, l'autorité de l'Église est également indispensable pour commenter l'Écriture et pour faire du christianisme une véritable société. Qu'en pensez-vous l'ami protestant ?

..... J'en pense que je suis fort mécontent d'être entré en polémique ; ma conscience est troublée et je ne vais plus dormir en paix.

LE PRÊTRE ..... Priez.

( fin )



### QUESTION. I.

Quel est le sens des paroles suivantes :

*Qui veut aller en paradis par procureur, va souvent aux enfers en personne ?*

Une prime sera tirée au sort entre nos lecteurs ou lectrices qui nous enverront une bonne réponse à cette question avant le 14 Avril. Le nom de la personne gagnante sera publiée dans le Numéro du 21 Avril. Elle aura à choisir entre un volume (*La vie de Sainte Agnes*) ou un abonnement d'un an à la "*Famille Chrétienne*" ou encore un des cantiques annoncés.



## IDEALIAE DESPLANCHES.

Quorum finis erit secundum  
opera ipsorum. — Leur fin  
est semblable à leurs œuvres.

II Cor. XI. 15.



Le matin-là, le vieux curé disait son bréviaire sur le chemin lorsqu'il rencontra le brillant équipage de Madame Desplanches.

Le prêtre salua si précipitamment qu'il perdit son verset, et se vit obligé de recommencer le psaume *Diligam* ... un petit office à lui seul.

Mme Desplanches est, en effet, une de ces femmes qu'il ne faut jamais avoir contre soi, car elles sont aussi terribles pour le mal qu'elles sont nulles pour le bien : grosse bourse et cœur plat. Elle

avait reçu, il est vrai, une éducation chrétienne, mais les lectures frivoles, les exigences de la mode, le goût trop prononcé pour les divertissements mondains, avaient fait de cette âme déjà vaine et légère une nullité complète.

Du haut de ses piles d'écus, elle regarde d'un air de dédaigneuse protection le pauvre curé que ses bonnes œuvres mettent sans cesse à court d'argent. Elle lui fait cependant parfois une toute petite offrande, lorsqu'il insiste plus vivement en faveur d'une pauvre veuve ou d'un malheureux orphelin ; mais elle ne manque pas de faire bien ressortir la grandeur de son sacrifice, la valeur de son aumône, les sollicitations continuelles dont elle est l'objet, et ajoute force recommandations de ne pas encourager ces paresseux qui demandent l'aumône au lieu de travailler. Hélas ! dit-elle souvent d'un air tragique, si l'on écoutait que son bon cœur, on serait bientôt réduit soi-même à la mendicité !!!

Madame Desplanches est en plus douée d'une fille de 18 ans, faite à son image et ressemblance, comme elle grande liseuse de romans et de journaux à sensations.

Idéaline est grande et maigre, déjeune d'un biscuit et d'un verre de Tarragone ; vient à la messe quand ... le bal ne l'a pas trop épuisée ; et donne deux sous à la quête d'un air si dédaigneux que le marguillier en charge est toujours tenté de la passer. Avec cela elle a déjà lu le dernier roman paru, connaît les détails du dernier crime ; mais elle ne sait pas au juste combien il y a de sacrements, s'embrouille en récitant le *Notre Père*, et oublie de faire sa génuflexion devant le St Sacrement.

Or, un soir, Idéaline tomba malade ; mais là, bien malade.

Mme Desplanches commença par lever les bras au ciel, en demandant ce qu'elle pourrait bien avoir fait au bon Dieu pour être criblée de la sorte, ... elle qui, la veille encore, avait eu la générosité de donner un sou à une famille de 15 personnes mourant de faim .....

Puis elle se mit à soigner sa fille, farouchement ! — Médecin célèbre, opérations distinguées, médicaments coûteux, rien ne fut épargné. — Un domestique fut renvoyé parce qu'il éternuait trop fort ; la cuisinière n'osait plus remuer ses marmites ; la femme de chambre marchait sur la pointe des pieds. Un forgeron dont la boutique était à deux arpents de là fut prié de frapper moins fort sur son enclume ; il est vrai qu'il n'en fit rien. Quant à Monsieur Desplanches qui était venu auprès du lit de sa fille après avoir fumé un cigare, il reçut ce joli compliment : Tu sens mauvais, papa. Et Madame Desplanches ajouta : Tu es un sans cœur.

Et malgré tout cela, Idéaline baisse ... décline ... perd le goût de tout... même des petits pâtés aux huîtres... ce qui constitua pour la mère un symptôme si effrayant, qu'elle s'en alla, dans une majestueuse douleur, trouver Mr le curé, lequel était en train de cueillir des fleurs pour orner l'autel de Marie.

Elle s'assit d'abord dans le salon, sans rien dire, se tapotant les yeux sous sa voilette.

Le brave curé; lui, secouait ses mains, les essayait avec son mouchoir :

Eh bien, chère Madame ..... ??

— Ah! Monsieur le curé ..... ah!!

— Ça ne va donc pas... ?

— Ma fille... oh! ma pauvre enfant! Puis un torrent de larmes, des sanglots, des soupirs à fendre les rochers.

Et le curé se disait en lui-même: Si elle se trouve mal ici, que vais-je faire...? Mon vinaigre n'est pas bien fort... je ne peux pas lui jeter un vaisseau d'eau dans le visage comme j'ai fait l'autre jour à la femme du gros Baptiste.

Mais Mme Desplanches ne se trouva pas mal le moins du monde: Voudrez-vous, Mr le curé, venir voir ma grande Idéaline?

— Très volontiers, chère Madame... j'allais vous le demander.

— Vous ne lui parlerez de rien... je ne veux pas que vous lui donniez de frayeur.

— Mais pourtant... puisqu'elle est en danger... ?

— Non, s'écria-t-elle, se redressant dans toute son arrogante vanité... vous ne lui parlerez de rien... Elle ne se croit pas si gravement atteinte...

Et, pour couper court: A quelle heure viendrez-vous, Monsieur le curé?

— Mais à l'heure que vous...

— Eh bien, vers 5 heures... Adieu, Mr le curé... priez un peu pour nous!

Et elle sortit, digne et froufronnant.

Une chambre de jeune fille; tapis et peintures gris argent; rideaux vert pâle; lit de milieu; au-dessus un Christ en ivoire qui semble souffrir de se voir entouré de peluche rose, et regarder très-tristement une mignonne bibliothèque en érable verni, pleine de romans richement reliés.....on dirait du poison rose tendre ou bleu de ciel dans des fioles de cristal ciselé.

Sur une petite table ronde un journal de mode, une romance légère, une publication illustrée dont une gravure pleine page représente les cir-

constances d'un crime que les avocats eux-même rougissent d'exposer aux jurés.

La malade sommeille, lourde et bien peignée, dans son grand lit tout blanc.

Au premier coup d'œil, le vieux curé la juge très atteinte ; il voudrait dire un mot.....mais on ne l'a introduit qu'à la condition expresse que sa visite serait une visite de voisin, et que pas une parole grave n'y serait prononcée.

D'ailleurs, Mme Desplanches se tient là, de l'autre côté du lit parlant pour tout le monde, prête à faire devier, à couper net la conversation, si jamais elle arrivait sur un terrain interdit.

Et le curé s'en retourne la poitrine lourde de tout ce qu'il aurait voulu dire ; se demandant, si, au risque de provoquer une scène de colère et de désolation, il n'eut pas mieux valu avertir cette jeune insouciance... Demain dit-il j'essayerai.....à tout prix.....Ah ! les pauvres gens, avec toute leur richesse.....Que le petit journalier d'en face qui va mourir de consommation sur son lit de paille, est plus heureux que cette riche jeune fille sur son beau lit d'accajou, car il voit venir la mort et s'y prépare... oui...demain... à tout prix.

Quand le curé fut parti, Idéaline qui n'avait rien dit, appelle sa mère et lui montrant sur son joli tapis gris perle les traces d'une grosse chaussure humide : une autre fois, dit-elle, fais-lui essuyer ses pieds avant d'entrer.....

Mais le lendemain à 10 heures, la voiture vient précipitamment chercher le curé : Idéline est au plus mal.

Quand il arriva, la jeune fille était morte, emportée en vingt minutes par une congestion.

Toute la famille accourait dans la jolie petite chambre, pleurant, criant, se mouchant ; personne ne pensait même à fermer les yeux de la trépassée.

Le curé voulut le faire. Et en s'approchant pour ce suprême devoir, il voit là sur le lit, un livre dans un couvert d'étoffe brodée, le livre que lisait la jeune fille quand, subitement, la congestion l'avait rejetée sur son oreiller, en lui étreignant le cerveau.

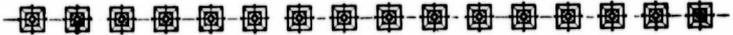
Et le prêtre qui n'avait jamais confessé l'enfant, le prêtre qui ignorait tout de cette âme altière et muette, le prêtre qui ne connaissait que la façade brillante et dédaigneuse de cette existence, le prêtre voulut savoir quel avait été le livre ami, le préféré, le confident de ce jeune cœur au seuil de l'éternité.....? Quelle pensée dernière Idéaline emportait dans la tombe.....?

Quel amour, quel idéal animait cette âme, quand Dieu, subitement, s'était présenté pour la juger.....?

Alors, il ouvrit le joli couvert de velours brodé et aperçut un livre à grossière couverture et jaune. Le titre: POT-BOUILLE, par E. ZOLA, s'y détachait en grosses lettres noires; et le petit coupe-papier de nacre marquait une page commençant par une description ignoble, des propos à faire rougir un GENDARME!

C'est en lisant cela.....qu'elle a paru devant Dieu!!

(D'APRÈS P. L'ERMITE.)



CE QUE LE CLERGE PENSE DE LA FAMILLE CHRETIENNE.

St Jean Baptiste, Sherbrooke-Est,

17 Février 1891.

Au Rev. A. L. Mangin,

Depuis quelque temps je reçus l'invitation de m'abonner à plusieurs revues ou journaux, mais comme j'en recevais déjà plusieurs, je ne leur faisais pas l'honneur de séjourner longtemps dans mon presbytère. A l'arrivée de votre Revue, "la Famille chrétienne" il m'a été impossible de lui faire la même impolitesse qu'aux autres, car j'en aime le titre, j'ai trouvé intéressants tous les articles qu'elle contient et j'ai compris l'utilité d'une telle publication dans notre pays. Je vois d'ailleurs que ce n'est pas pour faire de l'argent que vous entreprenez cette œuvre, puisque vous offrez déjà comme prime une bourse de collège de \$ 70.00 par année pendant 7 ans lorsque vous aurez atteint 700 abonnés.

Je me hâte donc de vous dire que vous pouvez me compter au nombre de vos abonnés et pour cela vous trouverez ci-inclus une piastre.

Je souhaite grand succès à votre revue et je ferai mon possible pour la faire connaître dans ma paroisse.

Je demeure votre dévoué confrère.

J, A. Lefebvre, Ptre. curé.

**A**FIN de former une véritable croisade de prières pour le succès de la lutte contre les mauvaises lectures, je célébrerai la sainte messe chaque Dimanche, à l'intention de tous ceux qui veulent bien s'unir à nous et réciter chaque jour un "Notre Père" et un "Je vous salue, Marie" dans ce but.

Cette promesse sera valide aussi longtemps qu'elle sera annoncée dans "La Famille Chrétienne."

A. L. Mangin, prêtre, directeur.

**BOURSE DES SAINTS ANGES.**

On nous demande,

1<sup>o</sup> Quand sera tirée au sort la bourse des Sts Anges? — *Réponse* — Aussitôt, qu'il y aura 700 abonnements payés pour un an.

2<sup>o</sup> Exigez-vous des garanties au sujet de la vocation du jeune homme auquel la bourse sera appliquée? — *Réponse* — L'attestation *bonâ fide*, écrite ou même verbale de son directeur suffira.

Nous répondrons à d'autres questions dans le prochain numéro.



## L'ÉGLISE CATHOLIQUE ET LE PROGRES.

PAR LE REVEREND PERE ALEXIS, CAPUCIN.

SUPERIORITE SOCIALE DU CATHOLICISME SUR LE PROTESTANTISME.  
*suite.*

### DEUXIÈME QUESTION.

Le commerce est-il le signe certain de la prospérité d'un peuple?

Assurément non. Certes les États-Unis, l'Angleterre et l'Allemagne sont des grands peuples; mais si nous n'avions que le fait de leur commerce pour prouver leur prospérité, ce fait ne serait point suffisant.

En quoi consiste, en effet, le commerce? A vendre et à acheter beaucoup.

Qu'est-ce que prouve ce mouvement d'affaires? Qu'on a de grands besoins.

Prouve-t-il qu'on est riche? Nullement. Prenez un citadin et un fermier.

Le premier ne vit qu'à force d'argent, et dépense tout son salaire; le second achète peu, parce qu'il a sur sa ferme de quoi vivre en abondance. Quel est le plus riche des deux?

Si, encore un peuple se contentait de vendre beaucoup, faisant peu d'achats, on pourrait dire qu'il s'enrichit, recevant plus qu'il ne donne. Mais nous voyons, précisément, que chez tous les peuples les plus avancés, en commençant par l'Angleterre; les importations sont plus considérables que les exportations, ce qui implique un change annuel, dans le sens de la perte, de plusieurs centaines de millions.

Une comparaison entre la France et l'Angleterre vient ici fort à propos. Chacun sait que le commerce général de cette dernière est le double de celui de la France.

Quelle conclusion tirerons-nous de cette supériorité commerciale? Une supériorité réelle?

Nullement. Voici l'explication du phénomène. Pour une population approximativement égale on compte en France neuf millions de paysans, et seulement un million et demi en Angleterre. En revanche, il y a, dans la Grande Bretagne, sept millions et demi d'ouvriers, de plus qu'en France ; les grandes villes y sont nombreuses, et les campagnes désertées, y sont exploitées en prairies, culture extensive. Or, comme tout le monde vit, on conçoit, dès lors, que l'Anglais doive tirer sa subsistance de l'usine, tandis que le Français la trouve dans le sol. L'Anglais vend plus de fer et de coton, mais il achète plus de viande et de blé. Dans les deux pays, comme partout, d'ailleurs, le peuple est pauvre, et se trouve heureux, s'il peut à la fin de l'année, joindre les deux bouts. En tout cela nulle démonstration de supériorité quelconque, si ce n'est, peu-être, le fait, favorable à la France, de la prédominance en ce pays de l'agriculture sur l'industrie.

Si nous voulons une nouvelle preuve plus éclatante que le fait du commerce n'implique point celui de la richesse, l'île de Cuba nous la fournit.

Cette île célèbre, faisait, il y a vingt ans, avant la guerre civile qui la désole actuellement, un commerce qui s'élevait au chiffre énorme de trois cents millions de piastres, soit, proportionnellement à sa population de quinze cent mille âmes, le double du commerce de l'Angleterre.

Comment expliquer cette apparente prospérité si surprenante? De la façon la plus simple du monde.

On ne cultive à Cuba que le tabac et la canne à sucre, deux produits industriels qui s'exportent intégralement. Mais, en revanche, on doit importer tout ce qui est nécessaire à la vie : aliments, objets manufacturés...

Qui peut dire qu'en fin de compte, au bout de l'an, le budget de l'île se solde par un surplus et non par un déficit? Preuve éloquente que le commerce d'un peuple n'est point un signe certain de sa prospérité.

( à suivre. )

## VIE DE SAINTE MARGUERITE DE CORTONE.

*d'après le R. P. Léopold de Chérancé.*

### AVERTISSEMENT

Nous allons procurer à nos chers lecteurs le plaisir et l'édification de lire cette vie si intéressante et si bien écrite. Nous avons choisi cette vie, parce que, avouons-le, nous avons un faible pour les saints *pénitents*. Notre pauvre nature, en effet, se sent portée à dire, quand on lui présente les exemples des saints : ils avaient bien facile, ils étaient des saints. Comme si la sainteté n'était pas le fruit de la correspondance jour par jour, heure par heure, à la grâce du bon Dieu.

Mais quand on nous présente la vie d'hommes ou de femmes de toutes conditions, placés dans des circonstances semblables à celles où nous nous trouvons, en butte aux mêmes tentations, exposés aux mêmes dangers, et que nous les voyons, après avoir succombé gravement, plus gravement peut-être que nous ; que nous les voyons, dis-je, sortir de la fange du péché, se relever graduellement par la prière et la pénitence, et, avec la grâce de Dieu, gravir, un par un, les échelons de la sainteté ; nous ne pouvons nous empêcher de dire avec saint Augustin, un converti lui aussi : "Ce que ceux-là ont fait, pourquoi ne le ferais-je pas moi-même ?" Il nous devient alors impossible d'opposer cette vaine objection que nous citions plus haut et notre conscience nous crie bien fort : Si tu ne sors pas toi aussi du péché, c'est parce que *tu ne le veux pas* ; car si tu pries et fais pénitence, la grâce de Dieu fera le reste.

Ecrivant principalement pour ceux qui ont peu de temps à consacrer à la lecture, et cherchant le profit immédiat de leur âme, nous nous bornerons à extraire du beau travail du R. P. Léopold ce qui intéressera et édifiera le plus ceux pour lesquels nous écrivons. C'est ce que nous ferons pour toutes les vies de saints que nous publierons.

## LA REDACTION.

## CHAPITRE PREMIER.

*Naissance et jeunesse de Marguerite. — L'orpheline — 1241 — 1264.*



A plus grande faveur que Dieu puisse accorder à un homme, dit Mgr Freppel, est de le faire naître d'une famille chrétienne. Marguerite eut ce bonheur. Elle dut la vie, après Dieu, à d'obscurs cultivateurs de l'Ombrie, pauvres des biens de ce monde, mais riches de foi et de piété. Ils habitaient Laviano, modeste village dépendant de Pozzuolo. C'est là que vint au monde, en l'année 1247, vers la fin du règne de Frédéric II, sous le pontificat d'Innocent IV, celle qui devait être la grande pénitente de la Toscane. Elle eut un frère nommé Barthélemy.

Elle fut baptisée dans l'église paroissiale de Pozzuolo, dans laquelle on montre encore aujourd'hui les fonts où elle fut régénérée.

Son père, originaire d'Acquaviva, était tenancier du *municipio* de Pérouse et s'appelait Tancrede Barthélemy. Sa mère était une femme d'une piété sincère et d'une religion éclairée. On peut croire qu'à une époque où la foi régnait encore en souveraine dans une contrée où n'avaient pas pénétré les doctrines de Fraticelles, elle ne négligea rien pour remplir les devoirs qu'imposent à toute mère digne de ce nom, le cri de la nature et la voix de la religion. Former le cœur de sa fille, tremper son caractère dans les eaux vivifiantes du christianisme, et la conduire au bien en le lui faisant aimer, telle fut donc sa constante préoccupation. De bonne heure, elle habitua ses lèvres à prononcer l'adorable nom du Rédempteur, et s'agenouillant avec

elle devant un crucifix, elle lui apprit à réciter une prière où se peint la naïveté de sa foi : " Seigneur Jésus, je vous prie pour le salut de ceux pour qui vous désirez être prié. " — Nature docile, vive, ardente, l'enfant buvait avec avidité la douce rosée des enseignements maternels, et, reconnaissante, elle rendait en amour ce que sa mère lui donnait en dévouement.

Années de paix, d'innocence et de joyeuse expansion qui durèrent trop peu ! A sept ans, en effet, Marguerite perdit celle qui avait été l'ange tutélaire de son enfance : à sept ans, c'est-à-dire, à l'âge où rien ne peut remplacer la mère, à l'âge où la raison s'éveille et où le cœur reçoit ces premières semences de vérité, ces premières impressions qui décident du reste de la vie.

L'orpheline était trop jeune pour mesurer toute l'étendue de la perte qu'elle faisait ; mais l'avenir nous montrera que la vue d'un cercueil avait frappé sa jeune intelligence. Il lui restera de ce deuil une impression ineffaçable, comme il lui restera, des premières années de son enfance, de doux souvenirs que dominera la suave image de sa mère, un idéal qui se dressera constamment devant elle, et ces nobles croyances qui, un instant assoupies, se réveilleront sous le coup des tempêtes et feront sa force contre les entraînements de la chair.

Au bout de deux ans de veuvage, son père convola à de nouvelles noces. Ces secondes noces sont toujours une épreuve pour les enfants du premier lit. Pour Marguerite, qui avait un culte de vénération pour sa mère, ce fut une source de chagrins dont le caractère jaloux, acariâtre de sa belle-mère doubla l'amertume. Cette femme, au lieu de sécher les pleurs de la pauvre orpheline, au lieu de l'adopter comme la fille de son cœur, la traita si durement dès le principe et dans la suite, que l'enfant conçut pour elle une profonde aversion.

Marguerite grandit ainsi dans le deuil du passé et les souffrances de chaque jour. A un âge où tout sourit dans la nature, elle connut la contradiction et la douleur. Il y eut pourtant, au milieu des tristesses de son enfance, une aurore sans nuage, une aurore bénie, toute chargée des brises du ciel, celle où elle se nourrit pour la première fois du pain des anges et où l'évêque de Chiusi la marqua du signe de la confirmation.

---

DIRECTEUR: A. L. MANGIN, PRETRE,  
A MASSON, COMTE LABELLE, QUE.

PAGES ET MENESTRELS. Opérette, ... ..	.90
L'ATELIER DE MAITRE ELOI. Opérette, ... ..	.75
LES VIEUX GROGNARDS. Opérette-bouffe, ... ..	.75

Pour Jeunes Filles.

LE FLAGEOLET MAGIQUE. Folichonnerie enfantine, ... ..	.65
UN THE CHEZ MME GRISPOIL. Opérette-bouffe, ... ..	.65
BROUILLEES A MORT. Opérette-bouffe, ... ..	.75
LES FILLES D'HONNEUR DE MARIE STUARD AU LOUVRE. Opérette, ... ..	.75
LA VENGEANCE DE FEE ODETTE. Opérette-Féerie, ... ..	.75

OPUSCULES DE PROPAGANDE.

<i>La Voie Douleurcuse,</i> ... ..	cha.	cent
<i>Le Prêtre.</i>	03	\$ 1.75
Salut, O Mère de Miséricorde.	"	"
Réparation.	"	"
Bouquets spirituels aux âmes du Purgatoire.	"	"
<i>La Sainte Messe,</i> ... ..	...	\$ 1.50
Souvenez-vous. ... ..	cent	mille
Un Vrai Trésor.	12	\$ 1.00
<i>Couronne d'Ave.</i>	"	"
Mystères du St Rosaire.	"	"
Petit Evangile du St Nom de Jésus.	"	"
<i>Brefs de St Antoine, sur papier.</i>	"	"
Litanies de la Résignation.	"	"
Brefs de St Antoine, sur toile, doubles, avec le petit Evangile à l'intérieur.	5 cents chacun	— \$ 3.00 le cent

Franco par la malle.

Les articles marqués en italique existent aussi en anglais.



# La Famille Chrétienne

paraît chaque semaine \$ 1.00 par année, payable d'avance.

MASSON, CTÉ. LABELLE, P., Q.



## Autres publications recommandées.

**Le Messager Canadien du Sacré-Cœur de Jésus,**

144 Rue Bleury, Montréal.

**Le Petit Messager du T.-S. Sacrement,** organe de la dévotion au T.-S. Sacrement. Une fois par mois — 50 centins par année.

320, AVENUE MONT-ROYAL, — MONTRÉAL.

**Les Fleurs de la Charité,** organe des intérêts du patronage. — Une fois par mois — 25 centins par année — A. NUNESVAIS, prêtre, directeur, 62, COTE D'ABRAHAM, QUÉBEC.

**Petites Annales de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.** — Une fois par mois.

